



La princesse Henriette



Le prince Emmanuel

LES FIANÇAILLES DU PRINCE EMMANUEL D'ORLÉANS AVEC LA PRINCESSE HENRIETTE, DE BELGIQUE

### LES ABSENTS ONT TORT

Que les absents ont tort ! La pauvre Aimée Patrie vient d'en faire une triste expérience. Pendant que l'état de sa santé et des devoirs impérieux la contraignaient au silence, ses amis du MONDE ILLUSTRÉ ont pensé que, oubliée, elle allait par le monde sans un souvenir au cœur.

Et, tout ce temps, confinée au coin de l'âtre, elle éveillait un à un les blonds papillons de ses rêves, essaim d'or éclos sous la douceur des sourires pendant les jours ensoleillés.

Tant que la campagne peut lui offrir des chansons et des fleurs, elle aime y vagabonder, libre comme l'air, mais quand le chanteur à plumes s'en est allé porter au loin ses notes harmonieuses et que la dernière corolle, dispersée par la brise, a exhalé son parfum comme un baiser d'adieu, elle vient, frileuse, reprendre sa place auprès du feu.

Oh ! que de doux tableaux exquis alors, en regardant danser la flamme dont les spirales n'ont pas plus de caprices que sa pensée à elle, la rêveuse, qui suit d'un œil distrait leurs fantaisistes farandoles ; car elle n'est pas une inconstante amie comme a osé le lui dire le découvreur nouveau genre qui, de tout là-bas, a eu une pensée pour l'humble collaboratrice. Rien ne passe en son âme, tout y est stable ; aussi, que de chères réminiscences, que de douces larmes, que d'amers pleurs y sont emmagasinés !

Tel est le trésor où, maintenant que toute heureuse elle vient reprendre sa place aimée dans la grande famille du MONDE ILLUSTRÉ, elle puisera de temps à autre un souvenir qu'elle enverra à ses indulgents lecteurs.

Maintenant que j'ai expliqué, devant tous, le mystère de ma disparition, je redeviens moi et je lâche ma plume.

\* \* \*

J'ai lu, il y a quelques jours, dans un journal de Boston, *The Boston Sunday Globe*, que les dames américaines, surtout celles de cette ville, sont prises depuis quelques mois d'un désir effréné, d'une véritable fièvre d'apprendre le français.

Toutes celles qui en ont l'avantage étudient avec ardeur et, aussitôt qu'elles peuvent articuler quelques mots de français, elles sont toutes fières de faire parade de leur savoir.

Le journal ci-haut nommé parle du fait d'un ton pleurnicheur. C'est son affaire, mais ne pensez-vous pas, comme moi, que voilà une bonne nouvelle ? Cet engouement des Américaines va peut-être remettre notre belle langue à la mode parmi nos frères de là-bas qui ont le mauvais goût de l'oublier pour parler de l'anglais étriqué ou du yankee plus mauvais encore.

Je touche ce sujet en passant, sans aucune intention de le développer plus longuement, ce qui, d'ailleurs, serait prêcher dans le désert puisque, très probablement, ceux que je voudrais atteindre ne me lisent pas... Et puis, pourquoi aller batailler au loin quand le danger est chez nous ?

En effet, l'anglomanie nous envahit tous les jours un peu. Dans les villes les plus françaises de notre cher Canada il n'est pas rare de rencontrer des Canadiens s'entretenant ensemble dans la langue de nos vainqueurs.

Un grand nombre de jeunes filles surtout, donnent dans cet écart. Certaines élégantes croient qu'il est du dernier chic de ne parler que l'anglais... Et les voilà lancées. Celles qui ont l'avantage de le bien savoir font crever de jalousie les autres qui, moins favorisées sous ce rapport, sont obligées de se contenter de mêler le plus de mots anglais possible à leur conversation française.

Ce serait bien assez, déjà, d'avoir à déplorer les mauvais français que l'on parle généralement chez nous, sans avoir encore à gémir sur cette triste manie.

On va peut-être penser, en me lisant, que c'est à tort que je sonne l'alarme et qu'il ne faut pas attacher plus d'importance qu'il convient aux toquades de quelques écervelées... ou écervelés. Mais, non, le mauvais exemple fait si vite sa triste besogne qu'il ne faut rien tolérer quand il s'agit d'une chose sérieuse comme l'est la conservation pure de notre langue.

Dans le numéro de novembre de son intéressante revue, Mme Dandurand a publié sur cette question un article gentiment tourné, comme tout ce qui éclôt sous sa plume.

En le lisant, je faisais comme ces bonnes vieilles femmes, qui, écoutant le sermon de leur curé, se penchent à l'oreille de leur voisine pour lui glisser : "Hein ! voici qui convient bien à un tel, une telle." Je voyais dé-

filer devant mon imagination une procession de gens à qui tout cela va très bien.

Il est des personnes qui font la toilette de leur langage comme celle de leur personne. Dans l'intimité, dans la famille, elles laissent aller ; mais, quand elles vont dans le monde, elles se parent et sortent leur beau *parler*. Seulement, le naturel, qui n'est pas plié à ces choses, se paye parfois un temps de galop importun. Aussi, vous les voyez ayant toujours l'air de tâtonner, ne parlant jamais couramment, comme si on leur faisait réciter une litanie inconnue.

Et cela, malheureusement, se voit chez un grand nombre de ceux qui ont de l'instruction.

Voici qu'au commencement de l'année nouvelle nous allons échanger des présents, formuler des vœux. Je souhaite donc à cette respectable vieille grammaire française que, pendant l'an mil huit cent quatre-vingt-seize, elle devienne l'objet des soins constants et délicats de tous les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, et à tous mes amis autant de félicité qu'il m'arrive parfois d'en rêver pour moi-même.

*Aimée Patrie*

### LES ÉTRENNES

La charité veut que l'on donne aux pauvres,  
La vanité veut que l'on donne aux riches.

J'ai connu un honnête homme, un chrétien, comme il en est beaucoup quoi qu'on en dise, lequel répandait autour de lui sur les indigents, non seulement la totalité de son superflu, mais encore une large part de son nécessaire. Eh bien ! cet homme, très profondément pénétré des croyances chrétiennes, était soumis périodiquement à un supplice effroyable.

Durant les deux derniers mois de l'année, le spectre du premier janvier paralysait sa charité. Se croyant obligé par l'usage, par certaines relations sociales, il se privait de bonnes actions pour pouvoir suffire aux dépenses des étrennes. Ce qu'il souffrait alors dans son cœur et sa conscience, ne se peut exprimer. Et cependant, il n'osait rompre ouvertement avec l'horrible tyrannie de l'usage.

Un jour de décembre, une sœur de charité, accoutumée à son bon accueil, vint frapper à sa porte.

—Ma bonne sœur, lui dit-il d'un air embarrassé, je ne puis aujourd'hui vous rien donner ; toutes mes ressources ont leur destination arrêtée irrévocablement. J'ai mes pauvres.

La sœur leva sur lui ce clair et doux regard que possède seule la sainteté. Puis elle s'inclina, dit quelques gracieuses paroles et descendit l'escalier.

—Ah ! oui, j'ai mes pauvres, dit en lui-même le malheureux homme demeuré seul, en proie à un grand trouble intérieur. J'ai mes pauvres : ce sont les riches. Pauvres pleins d'avidité, qui veulent des dentelles, des bonbons exquis...

Il ouvrit une armoire où déjà il avait commencé à mettre les étrennes qu'il se préparait à donner. Sur trois étagères étaient rangées la part des enfants, puis celle des pauvres, et enfin celle des maîtresses de maison chez lesquelles il avait coutume d'aller.

Il regarda et se mit à réfléchir.

—La part des enfants !... elle est sacrée, se dit-il. C'est un rayon de soleil sur ces fleurs charmantes auxquelles la joie va si bien. C'est un sourire du bon Dieu de Noël... La part des enfants est sacrée, pourvu cependant qu'on ne